

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



POESIE.

(Pour l'Album de la Minerve.)

AVEC LUI DANS SON TOMBEAU.

Il est là, pâle et froid, sur la funèbre pierre,
Celui dont le trépas vient d'émouvoir la terre.....
Suave, auguste et beau, dans le sépulchre il dort,
Il dort profondément dans les bras de la mort ;
Il dort, mais le trépas, sur sa figure sainte,
N'a pas posé l'effroi de sa lugubre empreinte ;
Il dort environné d'une douce clarté,
Il dort sous le rayon de l'immortalité,
Et des gardes auprès impertinement veillent.....

Avec indifférence et haine, quand sommeillent
Tes bourreaux forcénés et tes juges pervers,
Quand la sentinelle ose, ô Roi de l'univers,
A ta force opposer sa folle vigilance,
Près de ton cœur percé par le fer de la lance.
O doux Enseveli, laisse veiller nos cœurs !
Laisse-nous, laisse-nous d'interissables pleurs,
Nous, ingrats, laisse-nous baigner tes meurtrissures !
Aux célestes parfums qu'exhalent tes blessures
Laisse, laisse nos cœurs puiser ton saint amour,
Laisse-les se donner tout à toi sans retour !.....
Eh quoi ! lorsque tu viens, par tes longues souffrances,
Ton sang, ton agonie, effacer nos offenses,
N'as-tu pas fait assez pour tous les conquérir ?.....
Ah ! sur la terre émue il vient de retentir,
Ce cri repercuté par les cieux et les mondes :
" Tout est consommé ! " non, à tes bontés fécondes,
Non, l'homme n'a plus rien à demander encor !
Tu viens de nous donner, ineffable trésor,
Ton corps sacré, ton sang, ta divinité même
Avec tous les bienfaits de ton amour extrême,
Tu viens, Dieu de pardon, Dieu sauveur, Dieu martyr,
De réconcilier, par ton dernier soupir,
Avec son Créateur, l'homme, cendre et poussière ;
Tu viens de recevoir les traits que son courroux,
D'un bras fort et vengeur dirigeait contre nous,
Et c'est toi, comme lui, tout-puissant, invincible,

Toi, son Fils, comme lui souverain adorable,
Toi, comme lui, très-haut, glorieux, éternel,
C'est toi, suprême Roi de la terre et du ciel,
Qui, broyé, dépouillé de tes splendeurs divins,
Déchiré par les clous, les fouets et les épines,
De malédictions, d'opprobres accablé
Par ton peuple toujours de tes faveurs comblé,
Ah ! c'est toi, tout sanglant de ton cruel supplice,
Victime des bourreaux,—non, de notre malice—
C'est toi, qui vient payer notre rançon !
Qui, tout est consommé, sauveur clément et bon,
Tu nous a tout donné, tout, toi même, ta Mère.....
Tes lèvres ont vidé toute la coupe amère,
Et tu n'as plus au cœur une perle de sang.....

Et maintenant, vois-tu ce rayon doux et blanc,
Qui resplendit sur toi comme un rayon de gloire ?
Vient l'heure du grand jour, l'heure de la victoire,
L'heure que toutes voix, vont bénir et chanter.
Et les siècles ravis à jamais exalter.
Mais avant de quitter les secrets de ta tombe,
De notre faible cœur qui tant de fois succombe.
Pour toujours caches-y, Christ, tous les noirs forfaits
Daigne, à ton sang divin, mêler ses vifs regrets
Et le purifier, le toucher de ta grâce ;
Imprime dans ce cœur, d'une profonde trace,
Les douleurs qui, depuis l'astre de Bethléem
Jusques au Golgotha, Roi de Jérusalem
T'acablèrent toujours sur la souffrante voie.....
Et quand tu vas, du ciel, faire éclater la joie,
Quand, Vainqueur radieux, tu vas ressusciter
Avec toi, mon Jésus, fais-le, fais-le monter !.....

LISE DU ST. LAURENT.



LE BONHEUR NE DURE PAS TOUJOURS.

ESQUISSE CANADIENNE.

(Pour l'Album de la Minerve.)—Suite et fin.

VII.

Arrivée chez-elle, Marceline, prit le petit Louis sur ses genoux, puis de la main caressant ses beaux cheveux bouclés, elle déposa un long baiser sur son front pur; en même temps des larmes s'échappèrent de ses paupières et roulèrent en gouttelettes roses sur ses joues pâles.

L'enfant lui rendit son tendre baiser, essuya ses larmes, murmura une prière et s'endormit du sommeil des anges.

Alors, Marceline se leva et alla le mettre dans son lit. En ce moment, un coup de tonnerre se fit entendre, et une rafale vint ébranler la mâture, « O mon Dieu! s'écria-t-elle, sauvez mon mari, conservez mon enfant! » Et faisant un effort pour étreindre son fils, elle tomba évanouie.

Lorsqu'elle reprit connaissance, la tempête se déchaînait avec fureur au dehors, la lueur des éclairs colorait les objets d'une teinte sinistre, les coups de tonnerre se succédaient avec une effrayante rapidité, le vent soufflant avec force s'engouffrait dans la cheminée, et ranimait trois ou quatre bûches d'érable à moitié consumées.

Marceline alla s'asseoir près du lit, et là, s'abandonna à une mélancolique rêverie. Tout-à-coup une voix bien connue, l'aboïement d'un chien, la voix de Zénor vint la tirer de son assoupissement et ranimer son courage abattu. Elle se précipita vers la porte, les aboiements redoublaient, elle ouvrit et le fidèle Zénor s'élança, traînant Jean par ses habits en lambeaux. A la vue de l'état de son mari, une vague inquiétude saisit Marceline, se penchant sur ce corps inanimé, et écartant ses haillons mouillés, elle interrogea les mouvements de son cœur. Après quelques minutes de cet examen, elle se leva toute joyeuse, elle était heureuse, puisqu'il vivait encore.

Elle l'approcha du foyer, le changea d'habits, puis au moyen d'une liqueur réchauffante le rappela à la vie.

Jean ouvrit les yeux, regarda son épouse, lui sourit et se rendormit d'un sommeil paisible. Le lendemain, il se réveilla de bonne heure, et grâce aux bons soins de son épouse, il revint promptement à la santé.

Il raconta alors, qu'ayant été surpris par la tempête, il avait fait naufrage et avait été sauvé par Zénor. Dès lors l'animal eut une large part à la reconnaissance et à l'amitié de la petite famille.

VIII.

On était alors au temps de l'invasion en 1759. L'Angleterre profitant de l'embarras de la France, avait résolu de frapper un dernier coup pour s'em-

parer du Canada, dont la richesse excitait sa convoitise.

Vers la fin de Mai, Wolf parut devant Québec avec une flotte portant 30,000 hommes. La lutte ne pouvait être douteuse malgré le courage et l'énergie de Montcalm qui n'avait que 12,000 hommes à opposer.

De nombreux détachements d'Anglais accompagnés d'Iroquois parcouraient les campagnes, semant partout sur leur passage la mort et la désolation. Les vieillards, les enfants étaient égorgés, sans pitié, les jeunes filles insultées.

Jean comme tout Français, sentit sa colère s'allumer au récit de ses atrocités. Son indignation fut encore augmentée, par la nouvelle qu'un bataillon d'Anglais, était débarqué à la Rivière-du-Loup, avec mission de ravager les campagnes. Alors s'arrachant aux embrassements de sa femme et de son fils, il alla augmenter le nombre des braves qui allaient combattre l'Anglais exécré.

Cette petite troupe se composait de 50 hommes armés de mauvais fusils de chasse et de haches. Ils se placèrent en embuscade derrière un petit rocher qui se trouvait sur le chemin de l'ennemi.

IX.

Les Anglais ne s'attendant à aucune résistance, marchaient en toute sûreté, lorsque tout-à-coup une décharge bien dirigée vint porter la mort dans leurs rangs. Profitant de la première surprise de leurs ennemis, les Canadiens s'empressent de recharger leurs armes, les adversaires font une charge à la bayonnette, ils sont reçus par une grêle de balles.

Pendant la victoire ne pouvait être longtemps indécise; d'un côté, c'était la bravoure et l'enthousiasme combattant pour la patrie, de l'autre, c'était le grand nombre opposant le droit du plus fort.

Une compagnie ayant tourné le rocher, dirigea un feu meurtrier sur ces braves défenseurs.

Alors commença un horrible massacre et ce ne fut plus qu'un sauve qui peut général parmi les Canadiens.

La déroute était complète.

Les envahisseurs coururent vers les habitations et dans leur fureur mirent tout à feu et à sang. Un Iroquois, un perfide Iroquois, une hache à la main, s'élança vers la maison de Jean. Le petit Louis était assis sur le seuil de la porte, tandis que, agenouillée au pied d'un vieux crucifix en chêne, sa mère priait avec ferveur pour son époux.

A la vue de cette figure hideuse, l'enfant poussa un cri et se leva pour aller se réfugier dans les bras de sa mère, mais déjà le barbare l'avait saisi et, le prenant par les pieds, il lui brisa le crâne sur les

coins du poêle. Les débris sanglants de la cervelle rejaillirent sur la mère éplorée.

Toute couverte du sang de son enfant, Marceline puisa un courage héroïque dans son désespoir : portant la hache que lui lançait l'Iroquois, elle lui sauta à la gorge et lui enfonça ses doigts dans les chairs. Ce combat ne pouvait durer longtemps, les armes étaient trop inégales. Déjà le sauvage avait saisi son poignard et, fouillant dans le sein de la jeune femme, il s'appêtait à lui en percer le cœur, lorsqu'un coup de feu vint tous deux les étendre morts sur le sol.

C'était Jean qui, poursuivit par deux soldats Anglais, et ayant voulu aller mourir près de son épouse, avait aperçu de loin ce duel, avait tiré au hasard et avait tué du même coup et sa femme et le meurtrier de son fils.

Presqu'aussitôt il tomba, atteint au cœur par la balle de son ennemi.

X

Un an après les événements que je viens de raconter, par une soirée du mois de Juin, les habitants de Kamouraska, effrayés par les bruits étranges qu'on entendait la nuit dans la demeure déserte de

Jean, s'étaient réunis, dans une maison du village, pour aller ensemble, au moment venu, guerroyer contre le revenant comme disaient les bonnes vieilles.

A minuit, à cette heure solennelle à laquelle les morts, paraît-il, reviennent sur la terre, la petite troupe se mit en marche.

Arrivée à une demi-portée de fusil de la maison hantée, elle fit halte, et chacun se mit à écouter avec une terreur secrète.

Hou!!! hou!!! — fit une forme blanche qu'on distinguait dans l'intérieur par la porte ouverte — hou!!! hou!!!

Plusieurs tournèrent le dos et s'enfuirent à toutes jambes, les plus braves pointèrent, non sans trembler, le canon de leurs fusils. Pan..... pan pan..... et tout rentra dans le silence.

Alors on s'approcha, muni d'une lanterne, et, à la stupéfaction générale, on constata qu'on n'avait pas tué l'ombre de Jean ni celle de son épouse, mais bien un pauvre hibou qu'on avait horriblement mutilé."

"Voici, ajouta mon farçeur d'ami, l'histoire telle que me l'a racontée mon oncle qui m'a dit l'avoir reçue de son père."

Ste. Anne de Lapocatière, 5 Mars 1873.

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

(Suite.)

Au mois de janvier, le froid deviendrait tel qu'il ne serait plus possible de mettre le pied dehors, sans péril pour la vie : pendant deux mois au moins, l'équipage serait condamné au casernement le plus complet ; puis ensuite le dégel commencerait, et se prolongerait jusqu'à l'époque où le navire devrait quitter les glaces. Ce dégel empêcherait forcément toute exploration ; d'un autre côté, si Louis Cornbutte et ses malheureux compagnons existaient encore, il n'était pas probable qu'ils pussent résister aux rigueurs d'un hiver arctique : il fallait donc les sauver auparavant, et tout espoir serait perdu sans retour.

André Vasling savait tout cela mieux que personne ; aussi résolut-il d'apporter de nombreux obstacles à cette expédition.

Les préparatifs du voyage furent achevés vers le 20 octobre ; il s'agit alors de déterminer les hommes qui en feraient partie. La jeune fille ne devait pas quitter la garde de Jean Cornbutte ou de Penellan ; or, ni l'un ni l'autre ne pouvaient manquer à la caravane. La question fut donc de savoir si Marie pourrait supporter les fatigues d'un pareil voyage ; jusqu'ici elle avait passé par de rudes épreuves, sans trop en souffrir, car c'était une fille de marin, habituée dès son enfance à l'air et aux fatigues de la mer, et vraiment Penellan ne s'effra-

yait pas de la voir, au milieu de ces climats affreux prête à lutter contre les dangers des mers polaires.

On décida donc, après de longues discussions, que la jeune fille accompagnerait l'expédition, et qu'il lui serait, au besoin, réservé une place dans le traîneau, sur lequel on construisit une petite hutte en bois, hermétiquement fermée ; quant à Marie, elle fut au comble de ses vœux, car il lui répugnait d'être éloignée de ses deux protecteurs.

L'expédition fut donc ainsi formée : Marie, Cornbutte, Penellan, Vasling et Aupic ; Alain Turquette demeura spécialement chargé de la garde du brick, sur lequel restaient Gervique et Gradlin. De nouvelles provisions de toutes sortes furent emportées ; car Cornbutte, afin de pousser l'exploration aussi loin que possible, résolut de faire des dépôts le long de sa route, tous les sept ou huit jours de marche. Dès que le traîneau fut prêt, on le chargea immédiatement, il fut recouvert d'une tente et de peaux de buffle ; le tout formait un poids d'environ sept cents livres, qu'un attelage de cinq chiens pouvait aisément traîner sur la glace.

Le 22 octobre, suivant les prévisions du capitaine, un changement soudain se manifesta dans la température : le ciel s'éclaircit ; les étoiles jetèrent un éclat extrêmement vif sous ces latitudes élevées ; la lune brilla au-dessus de l'horizon, pour ne plus le

quitter pendant une quinzaine. Le thermomètre était descendu à 25 degrés au-dessous de zéro.

Le départ de la troupe fut fixé au lendemain.

IX.

Le 23 octobre, à onze heures du matin, par une belle lune, la caravane se mit en marche; les précautions étaient prises, cette fois, de façon à ce que le voyage pût se prolonger. Jean Cornbutte suivit la côte, en remontant vers le nord. La trace des pas ne marquait point sur cette glace résistante. Jean Cornbutte fut obligé de se guider par des points de repère qu'il choisit au loin; tantôt il marchait sur une colline toute hérissée de pics, ou sur un énorme glaçon que la pression avait soulevé au-dessus de la plaine.

A la première halte, après une quinzaine de milles, Penellan fit les préparatifs d'un campement; la tente fut adossée à un bloc de glaces. Marie n'avait pas trop souffert de ce froid rigoureux, car, par bonheur, la brise s'était calmée et ne venait pas couvrir la figure des marcheurs; plusieurs fois même la jeune fille était descendue de son traîneau pour empêcher que l'engourdissement n'arrêtât chez elle la circulation du sang; d'ailleurs, sa petite hutte, tapissée de peau à l'intérieur et à l'extérieur, par les soins de Penellan, offrait tout le confortable possible.

Quand la nuit, ou plutôt quand le moment du repos fut arrivé, cette petite hutte fut transportée sous la tente, où elle servit de chambre à coucher à la jeune fille. Le repas du soir se composa de viande fraîche, de pemmican et de thé chaud. Jean Cornbutte, pour prévenir les funestes effets du scorbut, fit distribuer à tout son monde quelques gouttes de jus de citron, puis tout l'équipage s'endormit à la garde de Dieu.

Après huit heures de sommeil, chacun reprit son poste de route; un déjeuner substantiel fut fourni aux hommes et aux chiens, puis on partit; la glace, excessivement unie, permettait à ces animaux d'enlever le traîneau avec une grande facilité, les hommes même quelquefois avaient de la peine à le suivre.

Mais un mal dont plusieurs marins eurent bientôt à souffrir, ce fut l'éblouissement; des ophthalmies se déclarèrent chez Aupic et Misonne: la lumière de la lune, frappant sur ces immenses plaines blanches, brûlait la vue et causait une cuisson insupportable.

Il se produisait même un effet de réfraction excessivement curieux autour de chaque individu; en marchant, au moment où l'on croyait mettre le pied sur un monticule, on tombait plus bas, ce qui occasionna souvent des chutes, heureusement sans gravité, et que Penellan tourna en plaisanteries, pour égayer un peu ces douloureuses excursions; néanmoins, il recommanda de ne jamais faire un pas sans sonder le sol avec le bâton ferré dont chacun était muni.

Vers le 1er novembre, dix jours après le départ, la caravane se trouvait à une cinquantaine de lieues dans le nord. La fatigue devenait extrême pour tout le monde; Jean Cornbutte éprouvait des éblouissements terribles, et sa vue s'altérait sensiblement; Aupic et Misonne ne marchaient plus qu'en tâtonnant, car les yeux, bordés de rouge, semblaient brûlés par la réflexion blanche. Marie avait été préservée de ces accidents par la hutte, qu'elle

habitait le plus possible; Penellan, soutenu par un indomptable courage, résistait à toutes ces fatigues. Celui qui, au surplus, se portait le mieux et sur lequel ces douleurs, ce froid, cet éblouissement ne semblaient avoir aucune prise, c'était André Vasling: son corps de fer semblait fait à toutes ces fatigues; il voyait alors avec plaisir le désespoir gagner les plus robustes, et il prévoyait déjà le moment prochain où il faudrait revenir en arrière.

Le 1er novembre, il devint indispensable de s'arrêter pendant un jour ou deux.

Dès que le lieu du campement fut choisi, on procéda à l'installation; on résolut de construire une maison de neige et de glace, que l'on appuierait contre une des roches du promontoire. Misonne en traça immédiatement les fondements; elle devait avoir dix pieds de long sur cinq de large. Penellan, Aupic, Misonne, à l'aide de leurs bâtons et de leurs couteaux, découpèrent de vastes blocs de glace, qu'ils apportèrent au lieu désigné, et se mirent à les élever, comme des maçons feraient de murailles en pierre; bientôt la paroi du fond fut érigée à cinq pieds de hauteur, avec une épaisseur à peu près égale, car les matériaux, ne manquant pas, et il importait que l'ouvrage fût assez solide pour durer quelques jours. Les quatre murailles furent élevées en quatre heures à peu près; une porte fut ménagée du côté du sud; la toile de la tente fut posée sur ces quatre murailles et retomba du côté de la porte, qu'elle masqua. Il ne s'agit plus que de la recouvrir de larges blocs de glace, destinés à faire le toit de cette construction.

Après trois heures d'un travail pénible, la maison fut achevée, et chacun se retira, en proie à la fatigue et au découragement. Jean Cornbutte souffrait au point de ne pouvoir faire un pas de plus, et André Vasling exploita si bien sa douleur et son désespoir, qu'il lui arracha la promesse de ne pas porter ses recherches plus avant dans ces affreuses solitudes.

Penellan ne savait plus à quel saint se vouer, il trouvait indigne et lâche d'abandonner ses compagnons sur des présomptions sans portée; aussi cherchait-il à les détruire, mais ce fut en vain.

Cependant, quoique le retour eût été décidé, le repos était devenu si nécessaire, que, pendant trois jours, on ne fit aucun préparatif de départ.

Le 4 novembre, Cornbutte commença à faire enterrer, sur un point de la côte, les provisions qui ne lui étaient pas nécessaires; une marque indiqua le dépôt, pour le cas improbable où de nouvelles explorations les attireraient de ce côté: tous les quatre jours de marche, il avait laissé de semblables dépôts le long de sa route, ce qui lui assurait des vivres pour le retour, sans qu'il eût la peine de les transporter sur son traîneau.

Le départ fut fixé à dix heures du matin, le 5 novembre. La tristesse la plus profonde s'était emparée de la petite troupe; Marie avait peine à retenir ses larmes, en présence de son oncle tout découragé; tant de souffrances inutiles! tant de travaux perdus! Penellan, lui, devenait d'une humeur massacante; il donnait tout le monde au diable, et ne cessait, à chaque occasion, de se fâcher contre la faiblesse et la lâcheté de ses compagnons, plus timides et plus fatigués, disait-il, que sa fille Marie,

laquelle aurait été au bout du monde sans se plaindre.

Vasling ne pouvait dissimuler le plaisir que lui causait cette détermination ; il se montra plus empressé que jamais près de Marie, à laquelle il fit même espérer de nouvelles recherches après l'hiver, sachant bien qu'elles seraient impossibles, et surtout trop tardives.

X.

La veille du départ, au moment du souper, Penellan brisait les débris des caisses vides pour les fourrer dans le poêle, quand il fut suffoqué tout à coup par une fumée épaisse ; au même moment, la maison de neige fut ébranlée comme par un tremblement de terre ; chacun poussa un cri de terreur, et Penellan se précipita au dehors. Il faisait une obscurité complète ; une tempête effroyable, car ce n'était pas un dégel, éclatait dans ces parages ; des tourbillons de neige s'abattaient avec une violence extrême ; le froid était tellement excessif, que le timonier sentit ses mains se geler rapidement ; il fut obligé de rentrer, après s'être vivement frotté avec de la neige.

—Voici une tempête terrible, dit-il ; je prie le Ciel pour que notre cabane résiste, car nous serions perdus !

Personne ne répondait. Un bruit effroyable détonait au-dessous comme un roulement de tonnerre ; les glaçons, brisés à la pointe du promontoire, se heurtaient et se précipitaient les uns sur les autres ; le vent soufflait d'une telle force, qu'il semblait parfois que la maison entière se déplaçait ; les lueurs phosphorescentes inexplicables, ou du moins inexplicables sous ces latitudes, couraient sur ces glaces et à travers tous ces tourbillons de neige.

—Marie, ma fille Marie ! dit Penellan, rentrez dans votre cabane de bois ; nous autres, nous prendrons garde à tout ce qui se passe.

—Voilà une affreuse catastrophe ! dit Fidèle Misonne.

—Je ne sais si nous en réchapperons ! répliqua Cornbutte à voix basse.

—Vous pensez ? capitaine, demanda Vasling ; mais il n'est pas possible qu'au moment du retour nous soyons perdus sans ressource !... Quittons cet abri.

—Essayez ! dit Penellan ; le froid est épouvantable ; mais nous pourrions peut-être le braver en demeurant ici.

—Donnez-moi le thermomètre, Vasling.

Aupic le lui passa ; il marquait 10 degrés au-dessous de zéro, à l'intérieur, bien que le poêle fût allumé ; Vasling souleva la toile qui retombait devant l'ouverture et le glissa au dehors avec précipitation, car il fut aveuglé et meurtri, non-seulement par la neige qui se précipitait avec violence, mais par des éclats de glace que le vent soulevait et dont il formait une véritable grêle.

—Eh bien, monsieur Vasling, dit Penellan, voulez-vous encore sortir ?... Vous voyez bien que c'est encore ici que nous sommes le plus en sûreté.

—Oui, dit Cornbutte, et nous devons employer tous nos efforts à soutenir et à consolider intérieurement cette maison.

—Voulez-vous savoir quel plus terrible danger nous menace ? demanda Vasling.

—Non, répondit Penellan, s'il est sans remède !

—C'est que le vent brise la glace sur laquelle nous reposons, comme sont brisés les glaçons du promontoire, et que nous soyons entraînés ou submergés.

—Cela me paraît difficile, répondit Penellan, car il gèle de manière à glacer toutes les surfaces d'eau !... Voyons la température.

Il souleva la toile de manière à ne passer que le bras ; il eut quelque peine à retrouver le thermomètre, au milieu de la neige qui s'amoncelait ; mais enfin il le sentit, l'approcha de la lampe, et dit :

—32 degrés au-dessous de zéro, le plus grand froid que nous ayons encore éprouvé !

—Encore dix degrés, ajouta Vasling, avec un ricardement ironique, et le mercure se gélera !

Un morne et douloureux silence suivit cette réflexion.

Vers huit heures du matin, après un sommeil douloureux, Penellan essaya une seconde fois de sortir, pour juger de la situation ; il fallait d'ailleurs donner une issue à cette fumée que le vent avait plusieurs fois repoussée dans l'intérieur ; il ferma très-hermétiquement ses vêtements, assura son capuchon sur sa tête, au moyen d'un mouchoir, et souleva la toile.

L'ouverture était entièrement obstruée par une neige presque glacée, dure et résistante. Penellan prit son bâton ferré, et parvint à l'entrer dans cette masse compacte ; une pâle terreur glaça son sang, quand il sentit que l'extrémité de son bâton n'était pas libre et s'arrêtait sur un corps dur !

—Cornbutte ! dit-il au capitaine, qui s'était approché de lui, nous sommes enterrés sous cette neige, sans en pouvoir sortir !

—Que dis-tu ? s'écria Cornbutte.

—Je dis que la neige s'est amoncelée et glacée autour de nous et sur nous ; que nous sommes ensevelis vivants !

—Essayons à nous deux de repousser cette masse, répondit Cornbutte.

Les deux amis s'arc boutèrent contre elle, mais ils ne purent la déplacer ; ce glaçon avait plus de cinq pieds d'épaisseur, puisque c'était la longueur du bâton de Penellan, et ne faisait qu'un avec la maison.

Cornbutte ne put retenir un cri d'horreur, qui réveilla Misonne et Vasling ; un juron éclata entre les dents de ce dernier, dont les traits se contractèrent hideusement. Ce fut en ce moment qu'une fumée plus épaisse que jamais reflua à l'intérieur, sans pouvoir trouver aucune issue.

—Malédiction ! s'écria Misonne, le tuyau du poêle est obstrué par la glace !

Penellan reprit son bâton, démonta le poêle, après avoir jeté de la neige sur les tisons pour les éteindre, ce qui produisit une fumée telle que l'on pouvait à peine apercevoir la lueur de la lampe ; il essaya, avec son bâton, de débarrasser l'orifice obstrué, mais il ne rencontra partout qu'un roc de glace !

Il ne fallait plus espérer qu'une mort affreuse, précitée d'une agonie terrible ! La fumée s'introduisait dans la gorge et y causait une douleur insupportable ; l'air même, tout infecté, ne tarderait pas à

manquer aux malheureux, avant même que la nourriture leur fit défaut !

Marie était sortie de sa hutte de bois, après avoir prié une partie de la nuit ; mais ses prières étaient loin d'être exaucées ; et cependant sa vue, tandis qu'elle désespérait Jean Cornbutte, rendit quelque courage à Penellan ; il se dit que cette pauvre créature ne pouvait être destinée à une mort aussi horrible.

— Eh bien, demanda Marie, vous avez donc fait trop de feu, que la chambre est pleine de fumée !

— Oui, oui, répondit le timonier en balbutiant.

— On le voit bien, d'ailleurs, reprit Marie, car il ne fait pas froid ; il y a longtemps même que nous n'avons éprouvé autant de chaleur !

Personne n'osa lui apprendre la triste vérité.

— Voyons, ma fille Marie, dit Penellan, en brusquant les choses, aide-nous à préparer le déjeuner ; il fait trop froid pour sortir. Voici le réchaud, voici l'esprit-de-vin, voici du café. — Voyons, vous autres, un peu de pemmican d'abord, puisque ce maudit temps nous empêche de chasser quelques oiseaux ou quelques lièvres.

Ces paroles ranimèrent un peu ses compagnons.

— Mangeons d'abord, dit-il, et nous verrons après à sortir d'ici !

Penellan joignait l'exemple au conseil ; il dévora sa portion d'une bouche avide ; ses compagnons l'imitèrent ; ils burent ensuite une tasse de café brûlant, fait avec de la glace fondue, ce qui leur remit un peu de courage au corps ; puis Jean Cornbutte décida, avec une grande énergie, que l'on allait tenter immédiatement les moyens de sauvetage.

Ce fut alors que Vasling fit cette réflexion terrible :

— Si la tempête dure encore, ce qui est probable, il faut que nous soyons ensevelis à dix pieds sous la glace, car on n'entend plus aucun bruit au dehors !...

Penellan regarda Marie, qui comprit l'affreuse vérité, mais ne trembla pas.

Penellan fit d'abord rougir à l'esprit-de-vin le bout de son bâton ferré ; il l'introduisit successivement dans les quatre murailles de glace, il ne trouva d'issue dans aucune. Jean Cornbutte résolut de creuser une ouverture dans la porte même ; la glace était tellement dure que les coutelas l'entaient difficilement, et que les morceaux que l'on parvenait à extraire encombraient la hutte ; au bout de deux heures de ce travail pénible, la galerie creusée n'avait pas deux pieds de profondeur.

(À Continuer.)

LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

Marguerite retourna près de son enfant, reprit sa broderie et se remit à l'ouvrage ; mais quelque attention qu'elle semblât lui donner, il était facile de comprendre que son âme était ailleurs. Par moment, l'aiguille s'échappait d'entre ses doigts sans qu'elle s'en aperçût ; Clotilde se baissait lentement alors, la ramassait en silence et la replaçait sur la table ; Marguerite la retrouvait machinalement, et machinalement continuait la tâche qu'elle s'était imposée ; puis l'instant d'après, elle regardait sa fille endormie dans le berceau, se penchait avec précaution vers sa petite tête blonde, contemplait avec amour ses deux petites mains blanches et veinées qu'elle aurait voulu presser contre ses lèvres, et paraissait s'anéantir dans cette contemplation si pleine de délices et de tendresse, suivant d'un regard empressé les plus légers mouvements de son enfant chéri, et cherchant, dans sa sollicitude maternelle, quels pouvaient être les rêves de son sommeil.

Après être demeurée longtemps suspendue sur sa fille, après avoir tacitement interrogé ses petits bras qui s'agitaient, sa bouche rose qui s'entr'ouvrait comme pour donner passage à des paroles, la jeune mère alla se rasseoir ; mais elle était à peine assise, que la capricieuse enfant agita de nouveau ses bras, puis ses yeux blens se dirigèrent vers Marguerite.

— Vois-tu ? elle me reconnaît, elle m'appelle, s'écria Marguerite en courant au berceau. — Oui, ma

filie, je comprends ton charmant langage, continua-t-elle avec joie ; oui, je sais ce que veulent dire tes yeux qui me regardent, tes mains que tu t'efforces de soulever, tes lèvres que tu entr'ouvres ; oui, je devine ce muet langage, ces caresses tacites, ces embrassements que tu me donnes en pensée ; tout cela veut dire, n'est-ce pas, que je suis ta mère, que tu m'aimes déjà, et que tu es heureuse près de moi ?

Et, en parlant ainsi, elle prenait son enfant entre ses bras, l'approchait de son cœur, la baisait sur les cheveux, sur le front, sur les joues.

— Comme elle sera jolie ! dit-elle en s'adressant à Marguerite ; tiens, regarde, elle me sourit encore, elle me reconnaît ; personne ne lui a dit que j'étais sa mère ; elle le comprend déjà.

Et Marguerite, les yeux rayonnants de joie, berçait doucement sa fille sur ses genoux. Tout à coup son regard devint triste, son visage sembla se charger d'un nuage, sa poitrine se souleva comme oppressée par un poids, et une larme coula sur sa joue.

— Qu'avez-vous donc encore ? dit Clotilde, qui venait, malgré ses soixante ans, d'apercevoir cette larme qu'ou s'efforçait de cacher ?

— Pourquoi son père n'est-il pas auprès d'elle et de moi ? murmura-t-elle : Notre présence à toutes deux lui est donc insupportable, qu'il prenne à tâche de l'éviter.

Elle se pencha de nouveau sur son enfant.

— Qu'importe après tout, mon enfant ? dit-elle en comprimant péniblement un soupir : s'il ne t'aime pas, je t'aimerai pour lui et pour moi, je doublerai mon amour, afin que la part qui t'en reviendra soit aussi forte que celle que tu devais attendre ; si ton père ne répond pas à tes petites mains qui l'invitent à approcher ses lèvres de ton front, moi j'aurai des baisers pour chacun de tes gracieux appels, des caresses pour chacun de tes doux regards, des paroles affectueuses pour chacun de tes charmants sourires ; ne crains rien, ma chérie, je te dédommagerai de son indifférence, je serai femme deux fois pour t'aimer, je serai deux fois mère pour te le dire.

Elle s'inclina doucement sur sa fille ; mais celle-ci venait de refermer ses paupières, et sa tête frêle et blonde, légèrement appuyée contre le sein de sa mère, semblait y chercher un paisible sommeil.

Marguerite se leva avec précaution et la replaça dans son berceau.

Quelques instants plus tard elle était auprès de Raphaël.

— Mon ami, disait-elle en prenant sa main, Alice est couchée, elle ne tardera pas à s'endormir ; viens-tu l'embrasser ?

— Oui, Marguerite, répondit-il avec distraction ; oui, tout à l'heure.

Et il restait toujours sur son fauteuil, immobile et pâle.

Sa femme le regardait avec inquiétude.

— Raphaël ! murmura-t-elle enfin et d'une voix altérée.

Il était toujours enseveli dans ses pensées, et il ne se détourna même pas ; on eût cru, à le voir, qu'il n'entendait pas.

— Raphaël ! reprit-elle encore.

Et il garda le même silence.

Marguerite posa lentement sa main sur l'épaule de son ami.

— Toujours plongé dans tes rêveries ! continua-t-elle d'un ton de reproche.

Et comme il ne répondait point, il lui passa avec amour et chagrin les bras autour du cou ; il tressaillit involontairement, et parut surpris, en levant les yeux, de rencontrer ceux de sa femme tristes et suppliants, puis il laissa retomber sa tête.

— Qu'as-tu donc depuis hier ? dit Marguerite avec épouvante ?

— Moi ? rien, rien, répondit Raphaël comme s'éveillant en sursaut : je n'ai rien, je suis aujourd'hui ce que j'étais hier, ce que je serai demain.

Il fit quelques pas dans la chambre, puis il sembla se rappeler ; prenant à son tour la main de sa femme :

— Ne m'as-tu pas dit que notre fille allait s'endormir ? allons auprès d'elle, j'ai hâte de l'embrasser ; viens...

Et il chercha à entraîner Marguerite.

Mais celle-ci le retint doucement, et le regardant en face avec une anxiété pleine de tendresse :

— Non, dit-elle, tu n'es pas le même qu'hier ; hier, tu étais triste, avant-hier aussi, mais d'une autre façon qu'aujourd'hui ; tu n'avais pas ce même regard fixe, tes joues n'avaient point cette même pâleur funèbre, ta voix n'était pas si plaintive. — Oh ! apprends-moi ce que tu as, car tu as quelque chose ; en vain tu essayes de me le cacher. — On ne

trompe pas une femme aisément, mon Raphaël, et je vois bien que tu veux me tromper.

— Toujours bonne, toujours remplie de sollicitude, reprit-il. Et il passa avec émotion sa main dans les cheveux de Marguerite. — Toujours inquiète du moindre changement que tu crois apercevoir en moi ; c'est bien d'aimer ainsi, mais c'est mal de se rendre malheureuse pour des chimères.

Et il appuya ses lèvres froides sur le front de Marguerite.

— Souffres-tu encore ? continua-t-il en essayant de donner une autre direction à la conversation.

Marguerite sembla lire dans ses yeux et au fond de son cœur.

— Tu as quelque chagrin, Raphaël, interrompit-elle ; oui, tu as quelque chagrin ; lequel ? je l'ignore ; mais tu es en proie à un grand désespoir...

— Ma charmante prophétesse, vous êtes dans une complète erreur, dit-il en essayant de sourire.

Marguerite contracta avec grâce ses lèvres roses, fronça coquettement les deux arcs délicieux qui se dessinaient au-dessus de ses yeux, et prenant une suave petite voix que l'amour et l'inquiétude rendaient tremblante et modérée :

— Si vous aviez du chagrin, murmura-t-elle, ce serait mal, mon ami, de vouloir le garder à vous seul ; vous n'en avez pas le droit, savez-vous ? votre femme est là qui en réclame sa part, mon Raphaël.

— Je te le répète, répondit le jeune homme, je n'ai rien.

— Bien vrai, dit Marguerite en souriant tendrement.

— Est-ce que je ne souris pas comme autrefois ? — et il essayait encore de sourire ; — mais je suis joyeux, ne me trouvé-je point auprès de ce que j'aime ?

Il la baisa au front.

— Que tes paroles me sont douces, ami ! reprit sa femme : j'étais si triste, si inquiète, si souffrante, et j'avais tant besoin d'être rassurée !

— Et moi, qui t'ai à peine demandé si tu te sentais mieux aujourd'hui ; car ta santé m'est bien chère, Marguerite, et depuis quelque temps...

Elle lui prit la tête à deux mains, et se suspendant à son cou :

— Que je te revoie heureux, et je renaîtrai bien vite au bonheur, à la santé, à l'espérance, dit-elle : n'est-ce pas toi qui dirigeas ma vie ? selon ce qu'est la tienne, la mienne s'embellit de joie, ou s'obscurcit de chagrin ; je suis ton écho, ton ombre, ton reflet ; par moi je ne suis rien, je ne puis rien être ; par toi j'existe, je suis heureuse, je me sens vivre.

Ces paroles retentissaient si délicieusement dans le cœur de Raphaël, qu'il oublia un instant tout ce que sa position avait d'atroce et d'horrible ; il se laissa aller pour ainsi dire à cette voix de sirène qui enlaçait son âme et séduisait son oreille. Ainsi voluptueusement penché sur la charmante créature qui l'enivrait avec son amour et ses baisers, il savourait lentement cette inépuisable ivresse que les femmes savent si bien verser dans les sens, lorsque tout à coup une autre voix se fit entendre, voix terrible et mâle, dont chaque mot était une torture, dont chaque parole était un funeste souvenir.

Cette voix chantait sur un mode glacé et monotone :

La vengeance s'arme dans l'ombre ;
Vois donc comme le ciel est sombre,
Pas une étoile en haut ne luit ;

— Quelle est cette voix ? s'écria Raphaël en repoussant sa femme. Marguerite épouvantée se rapprocha de lui.

— Ce n'est rien, dit-elle, on chante sous nos fenêtres, voilà tout : qu'est-ce que cela a donc qui puisse t'effrayer ? tous les soirs quelque chanteur s'amuse ainsi...

— Ecoute, dit Raphaël en lui mettant violemment la main sur la bouche ; mais écoute donc...

Et la voix continua sur son mode toujours monotone et glacé :

Frère, c'est la nuit ! c'est la nuit !

Marguerite s'approcha de la fenêtre afin de chercher à voir l'homme qui chantait ainsi : Raphaël demeuré au milieu de la chambre appuyait avec force sa main sur son cœur, comme pour l'arracher de sa poitrine.

— Il m'a tenu parole, pensa-t-il.

Et il se laissa tomber sur une chaise.

Sa femme était toujours à la fenêtre.

— Il m'a tenu parole, et je suis encore ici ! continua-t-il en lui-même.

Puis il regarda du côté de Marguerite avec terreur, et se levant :

— Et je ne puis partir ! pensa-t-il bientôt. Oh ! si, si, je partirai ; mon honneur est de l'enjeu, et sa vie est de l'enjeu aussi, à lui qui m'attend ; je ne manquerai point à ces deux appels.

Il marcha lentement vers sa femme, et se composant un visage moins sinistre, et donnant à l'intonation de sa voix quelque chose de doux et d'insinuant :

— Que fais-tu donc, Marguerite ? dit-il ; ne m'avais-tu pas prié de venir embrasser notre enfant, avant que tu ne rentres dans ta chambre ?

— Comme tu voudras, répondit-elle : tu sais bien que tes moindres volontés sont des ordres pour moi.

Mais Raphaël ne l'écoutait plus : la main appuyée sur l'espagnolette de la croisée, le regard brillant, le cou tendu, on eût pensé, à le voir, qu'il cherchait à percer l'obscurité afin d'y rencontrer quelqu'un.

— Plus rien, dit-il, plus rien.

Il se tourna vers Marguerite :

— Tu ne veilleras point tard aujourd'hui, bien-aimée, n'est-ce pas ? Tu n'es pas encore rétablie, et d'ailleurs ta main est brûlante, ajouta-t-il d'une voix émue en lui prenant la main. Mais tu souffres donc ? continua-t-il avec terreur.

— Non, reprit innocemment sa femme.

— A quel prétexte recourir pour quitter cette maison ? pensa-t-il. Il faut avoir bien soin de toi, Marguerite, dit-il ; le docteur t'a prévenue qu'une rechute serait plus dangereuse que la maladie elle-même ; tu t'en souviens, chère ?

— Mais je n'ai pas été malade, interrompit sa femme ; ta tendresse pour moi a exagéré les choses ; j'ai été souffrante seulement : ne crains rien, ami, je serai prudente.

— Que faire ? mon Dieu ! que faire ? pensa encore Raphaël qui ne voyait aucun moyen pour sortir de sa maison sans inquiéter Marguerite.

Puis tout à coup son visage se colora, son regard sembla rayonner, le cœur lui battit avec force :

— Je ne serai pas déshonoré, non, je ne le serai pas ! se cria-t-il en lui-même.

Il examina attentivement alors sa femme, et elle, étonnée de voir qu'il ne la quittait pas des yeux, inclina légèrement la tête en lui demandant ce qu'il avait.

— Je n'ai rien, répondit-il sourdement.

Et il continua son examen.

Elle lui adressa de nouvelles questions, et n'obtint que de vagues réponses, que des phrases sans suite.

— Mais plus je te regarde, dit-il enfin, et plus je suis convaincu que tu me caches la moitié de ce que tu souffres ; tes yeux sont brillants de fièvre ; tes joues sont humides et ardentes ; ce n'est pas pour t'effrayer, au moins, que je te parle ainsi, mais c'est que tu es ma femme, ma bien-aimée, et que ta vie, cher ange, m'est la chose la plus précieuse.

— Je t'assure, mon ami, que je me trouve beaucoup mieux, répondit doucement Marguerite.

— Non, non, je vois bien que tu es malade, interrompit-il ; et lui prenant la main : Comme ton pouls est agité ! continua-t-il, comme ses pulsations sont rapides et inégales ! Que t'a dit le docteur, mon enfant ?

— Il n'est pas venu aujourd'hui.

— Il n'est pas venu, et je l'ignorais ! s'écria Raphaël : mais tu veux mourir...

— Tu t'alarmes à tort, je te le jure.

Cependant Raphaël s'était subitement rapproché de la croisée.

— Plus personne, pensa-t-il avec angoisse : est-ce qu'il serait allé prendre ma place !

Il se rapprocha de Marguerite.

— Tu as tort, dit-il, d'apporter si peu de soin à ta santé ; ce n'est pas m'aimer qu'agir ainsi ; si tu mourais, que deviendrais-je, moi qui ne vis que par toi ? Oh ! je sais bien ce que tu vas me répondre, ajouta-t-il en l'empêchant de parler : mais tu ignores ce que le docteur m'a dit ; et comme je l'ai toujours présent à la mémoire, je ne veux pas que tu négliges ainsi ta santé : non, je ne veux pas qu'un jour se passe sans que tu voies celui qui s'est chargé de te conserver à mon amour ; aussi il est tard, mais qu'importe ? il n'est jamais tard pour faire une chose sage, une chose qu'ordonne le devoir, et je vais te quitter un instant...

— Me quitter ! interrompit Marguerite stupéfaite.

— Oui, je cours chez le docteur et je l'amène ici : on ne saurait trop user de prudence pour ceux que l'on aime ; et moi je t'aime, Marguerite, car tu es ma femme, toi, tu es l'élue de mon cœur, l'âme de ma vie, la mère de mon enfant ! Eh bien ! es-tu fâchée encore de ce que je te parle ; oh ! ne crains rien, je ne tarderai pas à rentrer, ma femme, mon ange.

— Cependant...

— Cependant je le veux, reprit Raphaël en souriant : j'ai bien le droit de vouloir que tu vives, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura Marguerite avec tendresse.

— Je cours chez le docteur, et je reviens à l'instant.

Et il se dirigea vers la porte ; mais sa femme courut après lui.

— Avant de partir, n'embrasseras-tu pas notre fille ? dit-elle.

— Oh ! si, si, répondit Raphaël.

Il traversa plusieurs pièces, alla vers l'alcôve où dormait Alice, puis écartant de sa main les petits cheveux cendrés qui retombaient sur son front :

— Oh ! ma fille, ma chère fille ! murmura-t-il.

Et ce fut tout ; quelque chose d'étrange glaça les paroles sur ses lèvres, il marcha rapidement dans la chambre, puis s'arrachant aux bras de Marguerite qui essayait de le retenir :

— Au revoir ! lui dit-il.

— A bientôt surtout ! répondit la jeune femme en le reconduisant.

Arrivée à la porte, elle se jeta encore au cou de son mari, comme si un pressentiment secret l'avertissait qu'elle ne le reverrait plus.

En ce moment la voix mâle et sinistre chanta :

Frère, c'est la nuit ! c'est la nuit !

— Que signifie donc cette voix ? pensa Marguerite

— Il m'attendait, pensa Raphaël : que Dieu soit loué !

Il prit convulsivement à deux mains le visage de sa femme, et l'embrassa avec désespoir, puis ouvrit la porte, s'élança au dehors, et lui cria du bas de l'escalier :

— A bientôt !

Le bruit de ses pas s'éteignit, et Marguerite, attristée sans savoir pourquoi, vint tristement se rasseoir entre Clotilde et le berceau de sa fille. Elle demeura plusieurs minutes absorbée dans une vague douleur ; enfin levant les yeux sur sa vieille servante, elle lui dit à voix basse : — Bon Raphaël, comme il m'aime !

(A CONTINUER.)

LÉGENDE SUR LA CATHÉDRALE DE COLOGNE.

On sait que la cathédrale de Cologne est une des œuvres les plus remarquables de l'ancienne architecture teutonique, un des monuments religieux les plus intéressants que les voyageurs puissent visiter en parcourant ces villes du Rhin, si riches en édifices du moyen âge. La cathédrale de Cologne fut commencée en 1248, à une époque où le chœur et la nef de la cathédrale de Strasbourg allaient être terminés.

En 1499, on travaillait encore à la cathédrale de Cologne, et cet admirable monument est resté inachevé. Il y a quelques années, surgit la pensée d'en reprendre la construction. Un comité se forma à Cologne ; une association fut constituée ; des souscriptions, des quêtes, des concerts furent consacrés à cette œuvre, qui put dès lors être reprises avec une certaine énergie.

Des dons, des legs analogues à ceux qui ont été faits dans les siècles antérieurs à la fondation de Notre-Dame à Strasbourg, sont destinés chaque année par des âmes pieuses à la cathédrale de Cologne. C'est une entreprise gigantesque, qui exigera de grands efforts, de longs sacrifices et un siècle de patience peut-être avant que cet admirable édifice soit terminé d'après les plans de l'architecte inconnu, dont les dessins primitifs existent encore, et qui comprennent entre autres deux tours, chacune de cinq cents pieds d'Allemagne de hauteur.

Nous ferons certainement plaisir à nos lecteurs en leur rapportant ici la curieuse légende qui se rattache à la construction de cet immense édifice religieux.

L'archevêque Conrad de Hochstedten, voulant faire bâtir une cathédrale qui effaçât toutes les églises de l'Allemagne et de la France, demanda un plan au plus célèbre architecte de Cologne. Son nom a péri ; nous verrons pourquoi. L'architecte se promenait donc sur les bords du Rhin, rêvant à

ce plan, et il arriva toujours rêvant jusqu'à l'endroit qu'on appelle *la porte des Francs*, et où se trouvent encore aujourd'hui quelques statues mutilées. C'est là qu'il s'assit. Il tenait à la main une baguette et dessinait sur le sable des plans de la cathédrale, puis les effaçait, puis recommençait à en dessiner d'autres. Le soleil allait bientôt se coucher, les eaux du Rhin réfléchissaient ses derniers rayons. « Ah ! disait l'artiste en regardant se coucher de soleil ; une cathédrale dont les tours élancées vers le ciel garderaient encore l'éclat du jour, quand le fleuve et la ville seraient déjà dans la nuit, ah ! cela serait beau ! » Et il recommençait ses dessins sur le sable.

Non loin de lui était assis un petit vieillard qui semblait l'observer avec attention. Une fois, l'artiste ayant cru trouver le plan qu'il cherchait, et s'étant écrié : — Oui, c'est cela ! le petit vieillard murmura tout bas : — Oui, c'est cela, c'est la cathédrale de Strasbourg ! Il avait raison. L'artiste s'était cru inspiré, il n'avait eu que de la mémoire. Il effaça donc ce plan et se mit à en dessiner d'autres. Chaque fois qu'il se trouvait content, chaque fois qu'il avait fait un plan qui semblait répondre à son idée, le petit vieillard murmurait en ricanant : — Mayence, Amiens, ou quelque autre ville fameuse par sa cathédrale, et l'artiste reconnaissait avec dépit que ses inspirations n'étaient que des souvenirs.

— Parbleu, mon maître, s'écria l'artiste, fatigué de ses ricanements, vous qui savez si bien blâmer, je voudrais vous voir à l'œuvre !

Le vieillard ne répondit rien, et se contenta de ricaner encore. Cela piqua l'artiste.

— Voyons ! essayez donc ! Et il lui présentait la baguette qu'il avait à la main.

Le vieillard le regarda d'une façon singulière ; puis, prenant la baguette, il commença à tracer sur

le sable quelques lignes, mais cela avec un tel air d'intelligence et de profond savoir, que l'artiste s'écria aussitôt :

—Oh ! je vois que vous connaissez notre art ! Etes-vous de Cologne ?

—Non, répondit sèchement le vieillard. Et il rendait la baguette à l'artiste.

—Pourquoi ne continuez-vous pas ? dit celui-ci ; de grâce, achevez.

—Non, vous me prendriez mon plan de cathédrale et vous en auriez tout l'honneur.

Ecoute, vieillard, nous sommes seuls (et de fait le rivage en ce moment était désert, la nuit devenant de plus en plus sombre), je te donne dix écus d'or si tu veux achever ce plan devant moi !

—Dix écus d'or ! à moi ! Et le vieillard, en disant ces mots, tira de dessous son manteau une bourse énorme qu'il fit sauter en l'air : au bruit qu'elle fit, elle était pleine d'or.

L'artiste s'éloigna de quelques pas : puis, revenant d'un air sombre et agité, il saisit le vieillard par le bras et tirant en même temps un poignard :

—Achevé-le, ou tu mourras !

De la violence ! contre moi ! Et le vieillard, se débarrassant de son adversaire avec une force et une agilité surprenantes le saisit lui-même à son tour, l'étendit à ses pieds, et levant aussi un poignard :

—Eh bien ! dit-il à l'artiste consterné, eh bien ! maintenant que tu sais que ni l'or ni la violence ne peuvent rien sur moi, ce plan que j'ai ébauché devant toi, tu peux l'avoir, tu peux en retirer l'honneur.

—Comment ? cria l'artiste.

—Engage-moi ton âme pour l'éternité !

L'artiste poussa un grand cri et fit le signe de la croix. Le diable aussitôt disparut.

En reprenant ses sens, l'artiste se trouva étendu sur le sable. Il se releva et revint à son logis, où la vieille femme qui le servait et qui avait été sa nourrice lui demanda pourquoi il revenait si tard. Mais l'artiste ne l'écoutait pas. Elle lui servit à souper ; il ne mangea point. Il se coucha ; ses rêves furent remplis d'apparitions, et, dans ces apparitions, toujours se présentaient à sa vue ce vieillard et les lignes admirables du plan qu'il avait commencé de tracer. Cette cathédrale, qui devait surpasser toutes les autres, ce chef-d'œuvre qu'il rêvait, il existait, il y en avait un plan ! Le lendemain, il se mit à dessiner des tours, des portails, des nefs ; rien ne le pouvait satisfaire. Le plan du vieillard, ce plan merveilleux, voilà la seule chose qui puisse le contenter. Il alla à l'église des Saints-Apôtres et essaya des prières. Vains efforts ! Cette église est petite, basse, étroite. Que serait-ce auprès de l'église mystérieuse du vieillard ? Le soir il se trouva, sans savoir comment il y était venu, sur le rivage du Rhin. Même silence, même solitude que la veille. Il s'avança jusqu'à la porte des Francs. Le vieillard était debout, tenant à la main une baguette, avec laquelle il semblait dessiner sur la muraille. Chaque ligne qu'il traçait était un trait de feu, et toutes ces lignes enflammées se croisaient, s'entrelaçaient de mille manières, et pourtant, au milieu de cette confusion apparente, laissaient voir des formes de tours, de clochers et d'aiguilles gothiques qui, après avoir brillé un instant, s'effaçaient dans l'obs-

curité. Parfois ces lignes ardentes semblaient s'arranger pour faire un plan régulier, parfois l'artiste croyait qu'il allait voir resplendir le plan de la cathédrale merveilleuse ; mais tout à coup l'image se troublait, sans que l'œil pût rien y reconnaître.

—Eh bien ! veux-tu mon plan ? dit le vieillard. L'artiste soupira profondément.

—Le veux-tu ? Parle ! Et, en disant ces mots, il dessina sur la muraille l'image d'un portail, qu'il effaça aussitôt.

—Je ferai ce que tu veux, dit l'artiste hors de lui.

—A demain donc, à minuit !

Le lendemain l'artiste se réveilla, l'esprit vif et joyeux. Il avait tout oublié, excepté qu'il allait voir enfin le plan de cette cathédrale invisible qu'il rêvait depuis longtemps. Il se mit à sa fenêtre ; il faisait le plus beau temps du monde. Le Rhin s'étendait en forme de croissant, avec ses eaux qui brillaient aux rayons du soleil, et sur ses bords. Cologne semblait descendre et glisser doucement sur le rivage, et du rivage dans les flots où se baignait le pied de ses remparts. « Voyons, se disait l'artiste, où placeraï-je ma cathédrale ? » Et il cherchait des yeux quelque endroit convenable. Comme il était ainsi occupé de ces pensées d'orgueil et de joie, il vit sa vieille nourrice sortir de la maison ; elle était vêtue de noir.

—Où vas-tu donc, ma bonne ? cria l'artiste, où vas-tu donc ainsi vêtue de noir ?

—Je vais aux Saints-Apôtres, à une messe de délivrance pour une âme du purgatoire. Et elle s'éloigna.

Une messe de délivrance ! Et aussitôt, fermant sa fenêtre et se jetant sur son lit, fondant en larmes : « Une messe de délivrance ! Mais moi, il n'y aura ni messe ni prière qui me puisse délivrer ! Damné ! damné à jamais ! damné parce que je l'ai voulu. » C'est dans cet état que le trouva sa nourrice quand elle revint de l'église. Elle lui demanda ce qu'il avait, et comme d'abord il ne lui répondait pas, elle se mit à le prier avec tant de larmes que l'artiste, ne pouvant lui résister, lui conta ce qu'il avait promis.

La pauvre femme resta immobile à ce récit. Vendre son âme au démon ! Cela était-il possible ? Il ne se souvenait donc plus des promesses de son baptême et des prières qu'elle lui avait enseignées autrefois ! Il fallait aller de suite se confesser. L'artiste sanglotait. Tantôt l'image de la cathédrale merveilleuse, passant devant ses yeux, fascinait son esprit, et tantôt l'idée de sa damnation éternelle se réveillait si vive et si poignante, qu'il tressaillait sur son lit. La nourrice, ne sachant que faire, résolut d'aller consulter son confesseur. Elle lui conta l'affaire. Le prêtre se mit à réfléchir.

—Une cathédrale qui ferait de Cologne la merveille de l'Allemagne et de la France !

—Mais, mon père...

—Une cathédrale où l'on viendrait de tous côtés en pèlerinage !

Après avoir bien pensé et bien médité :

—Ma bonne, dit le prêtre en lui donnant un reliquaire d'argent, voici une relique des onze mille vierges. Donnez-la à votre maître ; qu'il la prenne avec lui en allant à son rendez-vous. Qu'il tâche d'enlever au diable le plan de sa merveilleuse église

avant d'avoir signé aucun engagement, puis, qu'il montre cette relique.

Il était onze heures et demie quand l'artiste quitta sa demeure, laissant sa nourrice en prières et lui-même ayant prié pendant une bonne partie de la soirée. Il avait sous son manteau la relique qui devait lui servir de sauvegarde. Il trouva le diable à l'endroit convenu. Ce soir-là, il n'avait pas pris de déguisement.

— Ne crains rien et approche. (L'architecte approche.) Voilà le plan de la cathédrale, et voilà l'engagement que tu dois signer.

L'artiste sentit que c'était de ce moment que dépendait son salut. Il fit une prière mentale en se recommandant à Dieu, puis saisissant d'une main le plan merveilleux, et de l'autre tenant la sainte relique :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, s'écria-t-il, et par la vertu de cette sainte relique, Satan, retire-toi !

Et en disant ses mots, il redoublait ses signes de croix.

Le diable resta un moment immobile.

— C'est un prêtre qui t'a conseillé, dit-il à l'artiste.

Il demeura encore quelques instants, semblant chercher s'il ne pourrait reprendre son plan où se jeter sur l'artiste pour le frapper de mort. Mais celui-ci se tenait sur ses gardes, tenant le plan sur sa poitrine et se couvrant de la sainte relique comme d'un bouclier.

— Je suis vaincu ! cria Satan, mais je saurai me venger malgré tes prêtres et tes reliques. Cette église que tu m'as volée, elle ne s'achèvera pas. Et

quant à toi, j'effacerai ton nom de la mémoire des hommes. Tu ne seras point damné, architecte de la cathédrale de Cologne, mais tu seras oublié et inconnu.

Et à ces mots le diable disparut.

Ces dernières paroles avaient fait une singulière impression sur l'artiste. Oublié et inconnu ! Il revint chez lui, triste, quoique maître du plan merveilleux. Cependant il fit dire, le lendemain, une messe d'action de grâces. Ensuite on commença les travaux de la cathédrale. L'artiste, en la voyant chaque jour s'élever davantage, espérait que les prédictions du démon seraient vaines, et quant à son nom, il se promettait de le faire graver sur une plaque de cuivre scellée dans le portail. Vaine espérance ! Bientôt les dissensions entre l'archevêque et les bourgeois de Cologne interrompirent les travaux. L'artiste mourut subitement, et avec des circonstances qui firent croire que le diable avait hâté sa mort. Depuis ce temps, c'est en vain qu'on a essayé à diverses reprises d'achever la cathédrale de Cologne, et c'est en vain aussi que les savants d'Allemagne ont fait des recherches pour découvrir le nom de l'architecte. La cathédrale reste imparfaite et le nom reste inconnu. Le gouvernement prussien, depuis quelques années, fait travailler à cette église ; mais je ne crois pas qu'il lève le sort attaché à sa construction. Il y a une puissance mystérieuse qui empêche qu'elle soit jamais achevée, une puissance aussi grande que le diable : il faudrait je ne sais combien de millions pour achever la cathédrale de Cologne. Voilà ce qui confirme d'une manière irrévocable la malédiction du démon.

PENSEES DIVERSES SUR LA FEMME.

(RECUEILLIES PAR GRAZIELLA.)

Dieu a essayé aussi de faire des ouvrages, sa prose est l'homme, sa poésie c'est la femme.

NAPOLÉON.

Amante, fille, sœur, épouse, mère, aïeule, dans ces mots, est-ce que le cœur humain renferme de plus doux, de plus extatique, de plus sacré, de plus pur, de plus ineffable !

MARSIAS.

Une mère trouve son éloge dans les qualités de ses enfants.

HORACE.

Une mère !... la seule voix en ce monde qui remplace celle de Dieu.

La femme la plus digne du titre de femme de mérite, est celle qui si ses enfants venaient à perdre leur père serait capable de le remplacer.

GOETHE.

.....L'amour maternel est de tous les amours le seul qui soit réel.

DEMOUSTIER.

Oh ! l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie, Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiple, Table toujours servie au paternel foyer :

Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier !

VICTOR HUGO.

Qu'il y a de douceur et de consolation jusque dans la mémoire d'une sœur ! Dans l'adolescence, elle est la confidente naturelle de nos plaisirs, de nos espérances ; des sentiments de notre cœur ; elle ne nous quitte pas dans notre maturité ; dans le sentier de la vieillesse elle est comme l'ombre de notre jeune âge, et s'il ne reste pas au monde d'autre être pour nous pleurer, les larmes de notre sœur couleront en bénédictions sur notre tombe.

J. SMITH.

La femme est un être singulier ; elle est puissante et faible, sublime et abjecte, passionnée et féroce, compatissante et cruelle ; elle est capable de tout supposer et de tout oser.

LE R. P. VENTURA.

Les femmes ont le don des larmes et un merveilleux talent pour pleurer.

ST. EVREMONT.

La femme règne et ne gouverne pas.

MME. DE GIRARDIN.

Les femmes sont extrêmes : elle sont meilleures ou pires que les hommes.

LA BRUYÈRE.

La femme est l'ennemie jurée de l'amitié, une peine déplorable, un mal nécessaire, un péril domestique, un dommage délectable.

ST. JEAN CHRYSOSTOME.

L'amitié peut subsister entre des gens de différents sexes, exempte même de toute grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme, et réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion, ni amitié pure : elle fait une classe à part.

LA BRUYÈRE.

Il y a des femmes qui sont nées *reines*, comme il y en a d'autres qui naissent *servantes*.

Sur cent hommes, vous en trouverez deux spirituels ; sur cent femmes vous en trouverez une bête. Voilà la proportion.

MME DE GIRARDIN.

O femmes belles ! écoutez ce secret, qu'il vous serve de guide en vos amitiés : celle qui vous admire vous trompe ; celle qui vous fait admirer vous aime !

(*Id.*)

L'amitié de deux femmes n'est jamais qu'un complot contre une troisième.

ALPH. KARR.

L'amitié d'une femme pour un homme, c'est l'amitié parfaite, c'est le plus doux bien de la vie.

SÉGUIER.

L'amitié d'une femme pour un homme, est souvent de l'amour qui ne se montre que de profil.

P. J. STAHL.

L'ami le plus intime d'une femme est moins aimé que le confident de son amour.

MEILHAN.

O femmes ! votre ami n'est pas l'homme que votre beauté entraîne, mais celui que vos défauts attendrissent

LEMONTEY.

Lycoris a conduit au bûcher toutes les amies qu'elle a eues : que n'est-elle l'amie de ma femme.

MARTIAL.

Si vous entendez une femme médire de l'amour, et un homme de lettres déprécier la considération publique, dites de l'une que ses charmes se passent, et de l'autre que son talent se perd.

DIDEROT.

Une femme insensible est celle qui n'a point encore vu celui qu'elle doit aimer.

LA BRUYÈRE.

Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour. La paresse, au contraire, dans les femmes vives, est le présage de l'amour.

(*Id.*)

La femme éprouve le besoin d'écraser quelqu'un sous les pieds.—Aussi ce qu'elle trouve de meilleur dans l'amour, c'est la faculté de torturer celui qui l'aime. Mais, lorsque le patient est trop résigné, cette volupté, devenue trop facile, perd de son prix ; et la femme s'éloigne avec mépris du malheureux qui ne sait même pas se révolter.

LUDOVIC DUPERCHE.

Les femmes qui aiment pardonner plus aisément les grandes indiscretions que les petites infidélités.

LA ROCHEFOUCAULT.

Il y a des femmes qui se croient amoureuses, et cèdent au sentiment qu'elles croient éprouver.

ALPH. KARR.

Les femmes ne font tant cas de l'amour que parce qu'elles savent que celui qui les aime ne les voit pas telles qu'elles sont.

CHARLES LEMESLE.

NOUVELLES DIVERSES.

Un ami nous informe d'un fait curieux et extraordinaire. Il y a à St. Léonard une jeune fille de 13 ans, qui n'a pris aucune nourriture depuis 50 jours. Elle se porte bien et joue avec ses petites compagnes comme d'habitude. Son père est M. J. Richard, cultivateur. Ce fait mérite l'attention des hommes de l'art.

Dans la soirée de lundi dernier, les nommés Julius Eude et sa femme Julia, résidant dans York street, à Jamaïca, village du Long-Island, ont tenté de mettre fin à leurs jours en se coupant les veines des bras et des jambes. Ce couple infortuné, qu'on

dit être d'origine allemande, avait été amené à cet acte de désespoir par l'excès de pauvreté. C'est en vain que le mari et la femme avaient cherché à se procurer du travail, et dans un moment de profonde tristesse, ils avaient résolu de se suicider.

S'étant dépouillés de leurs vêtements, ils se couchèrent l'un à côté de l'autre. Le mari aiguïsa un rasoir, se coupa l'artère principale du bras gauche et aussi une artère de la jambe, et puis passa l'instrument à sa femme. Celle-ci en fit autant. Ainsi ensanglantés, ils attendaient la mort avec calme.

Mais fort heureusement pour eux, ils furent découverts par une dame charitable qui, sachant com-

bien ils étaient éprouvés par le malheur, leur apportait des secours. A la vue de l'horrible spectacle qu'elle avait sous les yeux, elle se mit à crier : "Au secours !" A l'instant tous les voisins accoururent, et un médecin fut mandé en toute hâte, pour arrêter le sang que les infortunés perdaient à flots. Leurs blessures furent cousues et des soins de toutes sortes leur furent prodigués.

Le mari et la femme sont dans un état critique, mais on espère qu'ils survivront à cette saignée.

Un négociant qui a ouvert dernièrement un grand magasin, a engagé un superbe commis dont l'unique spécialité est de murmurer chaque fois que se présente une acheteuse :

—Hum ! la jolie femme !

Il a remarqué que l'effet était subit et qu'à partir de ce jour l'acheteuse par circonstance devenaient une cliente fidèle.

Des ouvriers ont déterré dernièrement en creusant dans un, souterrain, près de Columbus (Ohio), une grande quantité d'ossements d'animaux inconnus et des squelettes d'hommes d'une taille extraordinaires. Des étudiants de droit ont examiné ces débris : et d'après les descriptions qu'on donne des ossements humains, il y a lieu de croire que les hommes à qui ils ont appartenu différaient beaucoup sous le rapport de la taille des Indiens de la race moderne.

Tous ces ossements ont été recueillis précieusement pour être déposés dans un musée.

La saison d'opéra-italien, au théâtre de Covent-Garden, s'est ouverte le premier d'Avril. La troupe réunie par M. Cye est vraiment superbe. En tête du programme nous voyons figurer M^{me} Adelina Patti, qui doit chanter la Catarina dans les *Diamants de la Couronne* d'Auber, Elvira, dans l'*Ernani* de Verdi : M^{lle} Albani qui prendra possession du rôle d'Ofelia dans l'*Amleto* d'Ambroise Thomas et créera les *Promessi Sposi* de Ponchielli.

HARMONIE DE LA TOILETTE.

Dans une de ces attrayantes lectures dont il a le secret, et qui font de l'esthétique une science aimable à la portée de toutes les oreilles, M. Charles Blanc, à la séance annuelle des cinq académies, a produit une très-piquante étude sur le vêtement féminin. Si difficile qu'il soit de détacher quelques lignes de ce morceau d'ensemble, nous ne résistons pas au désir d'en offrir au moins la péroraison à nos lectrices.

"Que la toilette ait besoin d'harmonie, c'est une vérité banale, pensera-t-on peut-être, et il suffisait de l'énoncer. Eh bien non, cette vérité n'est point banale, et chaque jour nous rencontrons des personnes aimables qui l'ignorent ou qui agissent comme si elles l'ignoraient. Chaque jour, nos promenades, nos rues, nos salons, nos foyers de théâtre sont traversés par des femmes aux parures dissonantes. Celle-ci, tout de noir habillée, arbore à son chapeau une rose qui dans son isolement fait tache, de même

Allons bon ! encore un Louis XVII. Celui-là nous est offert par le *Courrier de la Vienne et des Deux-Sèvres*.

Depuis quelques jours le *Gaulois* entretient ses lecteurs de relations sur la famille du soi-disant Louis XVII, Naundorf, qui se serait affranchi de la tutelle du cordonnier Simon et aurait laissé des héritiers.

La pépinière de ces prétendants apocryphes est innombrable, car nous sommes à même d'offrir au *Gaulois* nun nouveau sujet pour ajouter à sa collection.

Il y a quelque temps, deux personnages, portant le nom de M. et M^{me} Guillaume Darqué, M. Darqué se disant petit-fils de Louis XVIII, sont venus à Poitiers et ont remis comme renseignement leur carte à une personne très connue de la ville. Suivant leur dire, un comité a dû même être établi à la préfecture d'Agen, le 25 mars 1872, pour examiner l'authenticité de leurs titres.

Nous tenons à la disposition du *Gaulois* la carte autographe de ce nouveau prétendant, au cas où il aurait une candidature à lui fournir... pour l'exportation.

—On lit dans le *Pall Mall Gazette* :

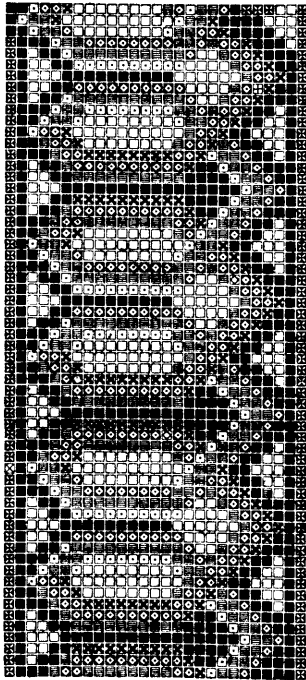
"Le testament de Napoléon III vient d'être homologué en Angleterre ; sa fortune personnelle est d'environ 120,000 liv. st. (3 millions de francs), qu'il laisse en entier et sans réserve à l'impératrice Eugénie.

"Le seul legs qu'il laisse à son fils, est, dit-on, la couronne impériale. Si cela est vrai, voilà bien une violation de l'*idée napoléonienne* qui veut que les Bonaparte ne règnent que lorsqu'ils sont appelés par la voix du peuple.

D'un autre côté, on assure que la liquidation de la liste civile entreprise par la commission parlementaire laissera aux héritiers de Napoléon III un actif de trois millions.

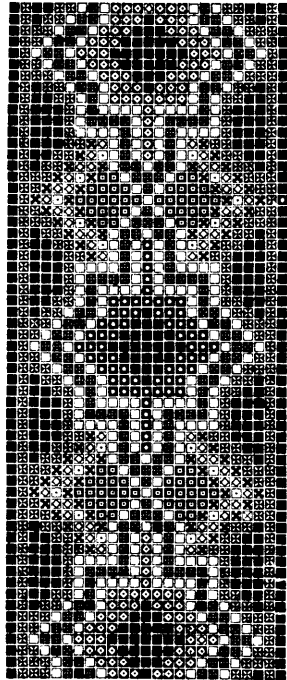
Reste à connaître la fortune personnelle aussi de l'ex-impératrice qui possède de grandes propriétés en Espagne.

que dans un tableau une seule lumière ne ferait que percer un trou. Celle-ci, au lieu d'associer des couleurs amies, comme le bleu et le vert, ou des couleurs complémentaires,—qu'il faut toujours rapprocher à doses inégales,—comme le vert et le rouge, le violet et le jaune, a juxtaposé des couleurs disparates, par exemple les teintes modérées et les tons frais, rose et grenat, feu et mauve, bleu et marron. Nous avons vu telle femme d'esprit mettre chez elle une veste écarlate sur un jupon dont le teinte grossière des Alpes formait avec la première un scandale d'optique. Il n'est rien de plus cruel pour les yeux, quand on veut faire contraster les couleurs, que de ne pas tomber juste, c'est-à-dire de choisir à côté de la complémentaire. Mais les yeux ne sont pas seuls intéressés dans le spectacle des couleurs assorties et des harmonies ou des dissonances de la toilette : le sentiment y a sa part, et, comme l'a dit une femme d'esprit : "Il est encore permis de rêver avec un chapeau bleu de ciel, mais il est défendu de pleurer avec un chapeau rose."



BANDE DE TAPISSERIE.

■ Grenat. ■ Noir. □ Rouge.
 ■ Fauve foncé. □ Fauve moyen.
 ■ Fauve clair. □ Mais.



BANDE DE TAPISSERIE.

■ Noir. ■ Rouge. ■ Grenat. ■ Violet. □ Vert.
 □ Blanc. ■ Fauve foncé. □ Fauve moyen. ■ Fauve clair. □ Fauve très-clair.

LE DIAMANT.

J'ai cru pouvoir avancer et même assurer, quelque temps avant qu'on en eût fait l'épreuve, que le diamant était une substance combustible ; ma présomption était fondée sur ce qu'il n'y a que les matières inflammables qui donnent une réfraction plus forte que les autres relativement à leur densité respective. La réfraction de l'eau, du verre et des autres matières transparentes solides ou liquides, est toujours, et dans toutes, proportionnelle à leur densité ; tandis que dans le diamant, les huiles, l'esprit-de-vin, et les autres substances solides ou liquides qui sont inflammables ou combustibles, la réfraction est toujours beaucoup plus grande relativement à leur densité. Mon opinion, au sujet de la nature du diamant, quoique fondée sur une analogie aussi démonstrative, a été contredite jusqu'à ce que l'on vit le diamant brûler et se consumer en entier au foyer du miroir ardent. La main n'a donc fait ici que confirmer ce que la vue de l'esprit avait aperçu ; et ceux qui ne croient que ce qu'ils voient seront dorénavant convaincus qu'on peut deviner les faits par l'analogie ; et que le diamant, comme toutes les autres matières transparentes, solides ou liquides, dont la réfraction est, relativement à leur densité, plus grande

qu'elle ne doit être, sont réellement des substances inflammables ou combustibles.

En considérant ces rapports de la réfraction et de la densité, nous verrons que la réfraction de l'air, qui de toutes est la moindre, ne laisse pas que d'être trop grande relativement à la densité de cet élément ; et cet excès ne peut provenir que de la quantité de matière combustible qui s'y trouve mêlée, et à laquelle on a donné dans ces derniers temps la dénomination d'*air inflammable* : c'est en effet cette portion de substance inflammable mêlée dans l'air de l'atmosphère qui lui donne cette réfraction plus forte relativement à sa densité. C'est aussi cet air inflammable qui produit souvent dans l'atmosphère des phénomènes de feu. On peut employer cet air inflammable pour nos feux plus actifs ; et quoiqu'il ne réside qu'en très-petite quantité dans l'air atmosphérique, cette petite quantité suffit pour que la réfraction en soit plus grande qu'elle ne le serait si l'atmosphère était privée de cette portion de matière combustible.

On a d'abord cru que le diamant exposé à l'action d'un feu violent se dissipait et se volatilissait sans souffrir une combustion réelle ; mais des expériences

bien faites et très-multipliées ont démontré que ce n'est pas en se dispersant ou se volatilissant, mais en brûlant comme toute autre matière inflammable, que le diamant se détruit au feu libre et animé par le contact de l'air.

On n'a pas sur le rubis, la topaze et le saphir autant d'épreuves que sur les diamants. Ces pierres doivent être moins combustibles, puisque leur réfraction est moins forte que celle du diamant, quoique relativement à leur densité cette réfraction soit plus grande, comme dans les autres corps inflammables ou combustibles : et on effet, en a brûlé le rubis au foyer du miroir ardent. On ne peut guère douter que la topaze et le saphir, qui de la même essence ne soient également combustibles. Ces pierres précieuses sont, comme les diamants, des produits de la terre limoneuse, puisqu'elles ne se trouvent, comme le diamant, que dans les climats chauds, et qu'attendu leur grande densité et leur dureté, elles ne peuvent provenir des matières vitreuses, calcaires et métalliques ; que de plus, elles n'ont de même qu'une simple réfraction trop forte relativement à leur densité ; et qu'il faut seulement leur appliquer un feu encore plus violent qu'au diamant pour opérer leur combustion ; car leur force réfractive n'étant que de 15, tandis que celle du diamant est de 30, et leur densité étant plus grande d'environ un septième que celle du diamant, elles doivent contenir proportionnellement moins de parties combustibles, et résister plus longtemps et plus puissamment à l'action du feu, et brûler moins complètement que le diamant qui ne laisse aucun résidu après sa combustion.

On sentira la justesse de ces raisonnements, en se souvenant que la puissance réfractive des corps transparents devient d'autant plus grande qu'ils ont plus d'affinité avec la lumière ; et l'on ne doit pas douter que ces corps ne contractent cette plus forte affinité par la plus grande quantité de feu qu'ils contiennent ; car ce feu fixe agit sur le feu libre de la lumière, et rend la réfraction des substances combustibles d'autant plus forte qu'il réside en plus grande quantité dans ces mêmes substances.

On trouve les diamants dans les contrées les plus chaudes de l'un et de l'autre continent ; ils sont également combustibles. Les uns et les autres n'offrent qu'une simple et très-forte réfraction ; cependant la densité et la dureté du diamant d'Orient surpassent un peu celle du diamant d'Amérique. Sa réfraction paraît aussi plus forte et son éclat plus vif ; il se cristallise en octaèdre, et celui du Brésil en dodéaèdre : ces différences doivent en produire dans leur éclat, et je suis persuadé qu'un œil bien exercé pourrait les distinguer.

M. Dufay, savant physicien, de l'Académie des Sciences, et mon très-digne prédécesseur au Jardin du Roi, ayant fait un grand nombre d'expériences sur les diamants de toutes couleurs, a reconnu que tous n'avaient qu'un simple réfraction à peu près égale ; il a vu que leurs couleurs, quoique produites par une matière métallique, n'étaient pas fixes, mais volatiles, parce que ces couleurs disparaissent en faisant chauffer fortement ces diamants colorés dans une pâte de porcelaine. Il s'est aussi assuré sur un grand nombre de diamants que les uns conservaient plus longtemps et rendaient plus vivement que les autres

la lumière dont ils s'imbibent, lorsqu'on les expose aux rayons du soleil ou même à la lumière du jour.

Ces faits sont certains ; mais je me rappelle que, m'ayant communiqué ses observations, il m'assura positivement que les diamants naturels qu'on appelle *pointes naïves* ou *natives*, et qui n'ont pas été taillés, sont tous cristallisés en cubes. Je n'imagine pas comment il a pu se tromper sur cela, car personne n'a peut-être manié autant de diamants taillés ou bruts ; il avait emprunté les diamants de la couronne et ceux de nos princes pour ses expériences ; et d'après cette assertion de M. Dufay, je doute encore que les diamants de l'ancien continent soient tous octaèdres, et ceux du Brésil tous dodécaèdres. Cette différence de forme n'est probablement pas la seule, et semble nous indiquer assez qu'il peut se trouver dans les diamants d'autres formes de cristallisation dont M. Dufay assurait que la cubique était la plus commune. M. Dauberton, de l'Académie des Sciences, et garde du Cabinet du Roi, a bien me communiquer les recherches ingénieuses qu'il a faites sur la structure du diamant ; il a reconnu que les huit faces triangulaires du diamant octaèdre bruts sont partagées par des arêtes, en sortes que ces faces triangulaires sont convexes à la surface. Ce savant naturaliste a aussi observé que la précision géométrique de la figure ne se trouve pas plus dans l'octaèdre du diamant que dans les autres cristallisations, et qu'il y a plus de diamants irréguliers que de régulièrement octaèdres, et que non seulement la figure extérieure de la plupart des diamants est sujette à varier, mais qu'il y a aussi des diamants dont la structure intérieure est irrégulière.

Les caractères que l'on voudrait tirer des formes de la cristallisation seront donc toujours équivoques, fautifs, et nous devons nous en tenir à ceux de la densité, de la dureté, de l'homogénéité de la fusibilité et de la combustibilité, qui sont non-seulement les vrais caractères, mais même les propriétés essentielles de toute substance, sans négliger néanmoins les qualités accidentelles, comme celles de se cristalliser plus ordinairement sous telle ou telle forme, de s'imbiber de la lumière, de perdre ou d'acquérir la couleur par l'action du feu, etc.

Le diamant, quoique moins dense que le rubis, la topaze et le saphir, est néanmoins plus dur ; il agit aussi plus puissamment sur la lumière qu'il reçoit, réfracte et réfléchit beaucoup plus fortement : exposé à la lumière du soleil ou du jour, il s'embibe de cette lumière et la conserve pendant quelque temps ; il devient aussi lumineux lorsqu'on le chauffe ou qu'on le frotte contre toute autre matière ; il acquiert plus de vertu électrique par le frottement que les autres pierres transparentes : mais chacune de ces propriétés ou qualités varie du plus au moins dans les diamants comme dans toutes les autres productions de la nature, dont aucune qualité particulière n'est absolue. Il y a des diamants, des rubis, etc., plus durs les uns que les autres ; il s'en trouve de plus ou moins phosphoriques, de plus ou moins électriques ; et quoique le diamant soit la pierre la plus parfaite de toutes, il ne laisse pas d'être sujet, comme les autres, à un grand nombre d'imperfections et même de défauts.

(A CONTINUER.)

VARIÉTÉS.

BACCALAURÉAT.

Un garçon de dix-huit ans subissait l'examen qui fait les bacheliers ès-lettres. Il avait répondu parfaitement, lorsqu'un examinateur, ouvrant au hasard le Manuel des questions, tombe sur le paragraphe relatif à l'établissement du christianisme. L'examinateur demanda au jeune candidat s'il savait ce qu'était saint Paul.

« Oui, c'était un apôtre.

— Dites-moi ce qu'a fait saint Paul.

— Dam..., monsieur, il a ... il a écrit.

— Très-bien ! Et qu'a-t-il écrit ?

— Il a écrit... il a écrit... sur l'Église, dame !

— C'est cela. Et pourriez-vous me citer quelque trait de sa vie ?

— Quelque trait de la vie de saint Paul, monsieur ?

— Oui. Ne connaissez-vous pas un trait, une circonstance remarquable ?

— Dame, monsieur...

— Par exemple, saint Paul ne gardait-il pas les habits des juifs pendant que ceux-ci lapidaient...

— Ah ! oui, monsieur, il gardait les habits des juifs pendant qu'ils lapidaient Jésus-Christ. »

A un autre :

« Pouvez-vous nous dire, monsieur, de quelle genre de mort est mort Socrate ?

— Socrate est mort, monsieur... »

Un camarade du patient a pitié de lui et lui souffle tout bas :

« La ciguë !

— Socrate est mort de *lassitude*, monsieur.

— Bon ! Passons à l'histoire romaine. « Quel était le favori de Tibère ? »

Pas de réponse. L'ami de tout à l'heure souffle Séjan.

« Monsieur, c'était Jean, exclame le candidat. »

— Très-bien !... Passons à l'histoire moderne.

« Pourriez-vous maintenant nous citer les principaux orateurs de la chaire, contemporains de Louis XIV ? »

— Bourdaloue, Bossuet, Fléchier.

— N'en connaissez-vous pas un qui ait prêché, avant ceux que vous nommez ? »

Nouveau silence. Le candidat cherche, cherche...

Les camarades obligeants soufflent à mi-voix : *Mascaron, Mascaron.*

Malheureusement le candidat n'entend que les dernières syllabes du mot ; il répète naïvement : *Scarron.*

« Parfait ! Allez-vous asseoir. »

— Attendez, dit un autre examinateur ; il ne faut pas effrayer ce garçon. Je parie qu'en l'interrogeant avec douceur, on obtiendra de lui d'excellentes réponses. Revenez, mon amie et ne vous troublez pas. D'où êtes-vous ?

— Je suis de Chollet, monsieur.

— Très-bien. Est-ce un beau pays ?

— Oui, monsieur, il y a des rivières, des prairies ; l'air y est très-bon.

— De mieux en mieux ! Que fait monsieur votre père ?

— Il fabrique de la toile, monsieur, des serviettes, des mouchoirs, surtout. Nous en expédions dans toute la France et même en Amérique.

— C'est tout à fait bien ! Vous voyez, ajouta le professeur en se tournant vers ses collègues, quand on lui demande des choses qu'il sait ce jeune homme répond fort bien. Retournez à Chollet, mon ami, faites de la toile, et mes compliments à monsieur votre père. »

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Nous avons reçu plusieurs réponses à notre rébus ; mais une seule est bonne celle du Révd, M. Venant Charest, curé de St. Camille :

L'Apparence attire plus la considération que la réalité.

— La part—ance—A tire+(plus)—La considère A—scie—ON—Queue—La—Re alité.

RÉBUS No. 1.

Mal tu mal pas ni pas mieux ou mieux.

RÉBUS No. 2.

